Le Cabinet des fées

VOLUME I

Contes choisis et présentés
par Elisabeth Lemirre

Éditions Picquier

SOMMAIRE DU VOLUME 1

Préface générale, par Elisabeth Lemirre 7
Avertissement 31
Indications bibliographiques 35

LE CABINET DES FÉES

MARIE-CATHERINE LE JUMEL DE BARNEVILLE, BARONNE, DITE COMTESSE D'AULNOY

Présentation 43
Gracieuse et Percinet 51
La Belle aux cheveux d'or 79
L'Oiseau bleu 96
Le Prince Lutin 140
La Princesse Printannière 186
La Princesse Rosette 214
Le Rameau d'or 233
L'Oranger et l'Abeille 274
La Bonne Petite Souris 309
Le Mouton 325
Finette Cendron 346
Fortunée 370
Babiole 384
Le Nain jaune 418
Serpentin vert 444
La Princesse Carpillon 483
La Grenouille bienfaisante 541

La Biche au bois 570
La Chatte blanche 617
Belle Belle ou le Chevalier fortuné 665
Le Pigeon et la Colombe 723
La Princesse Belle Etoile et le Prince Chéri 780
Le Prince Marcassin 844
Le Dauphin 890
Appendice : L'Ile de la Félicité 933

Table alphabétique des contes 955

MARIE-CATHERINE LE JUMEL DE BARNEVILLE BARONNE DITE COMTESSE D'AULNOY

Présentation

Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, baronne d'Aulnoy, naît à Barneville dans l'Eure vers 1650. Le 8 mars 1666, à l'âge de seize ans, elle épouse François de La Motte, valet de pied du duc de Vendôme. Il a quarante-six ans. Elle aura de lui cinq enfants. Décidée à se débarrasser d'un mari qu'elle déteste, elle profite des soupçons de malversation qui l'avaient fait fuir au Luxembourg, pour l'accuser du crime de lèse-majesté. Elle le fait avec la complicité de deux gentilshommes, le seigneur de Lamoizière et le marquis de Courboyer, son amant et probablement celui de sa mère. Le baron, traîné en justice, est relaxé, et ses calomniateurs sont condamnés à avoir la tête tranchée. La baronne n'échappe à l'arrestation qu'en empruntant un escalier dérobé pour aller se cacher sous un catafalque dressé dans une église voisine. Elle se réfugie en Angleterre et de là gagne l'Espagne, où elle rend à la cour de France de menus services. Ils lui valent de rentrer en grâce. Elle s'installe à Paris où, pour la seconde fois, elle est compromise par l'amitié qu'elle porte à Mme Ticquet, qui est décapitée pour le meurtre de son époux. Elle se lie avec Saint-Evremond et avec plusieurs conteuses de l'époque (Mme de Murat, Mlle Lhéritier). En 1690 ou 1691, elle publie la *Relation d'un voyage en Espagne*, suivie des *Mémoires sur la cour d'Espagne*. Sainte-Beuve en notera l'intérêt. D'autres

mémoires suivent, ceux sur la cour de France, en 1692, sur la cour d'Angleterre, en 1695, ainsi que les *Mémoires secrets de plusieurs grands princes de la cour,* en 1696. Quelques années auparavant, elle avait fait éditer un roman, *L'Histoire d'Hypolite, comte de Duglas,* dans lequel elle avait inséré un conte de fées, *L'Ile de la Félicité*. C'était le premier conte de fées à être publié en France. Mais c'est en 1697 que paraît l'ouvrage qui la rend célèbre, *Les Contes des fées*, suivi en 1698 des *Contes nouveaux ou les fées à la mode*, publiés chez Barbin. Mme d'Aulnoy meurt le 14 janvier 1705 dans sa maison de Paris, rue Saint-Benoît. Il nous reste deux portraits de la conteuse qui, selon un de ses éditeurs et biographes, M. de Lescure, laissent « l'image d'une sémillante et plantureuse beauté ».

*

Le XVII^e^ siècle a été marqué par une gigantesque production de nouvelles et de romans dont on mesure mal aujourd'hui l'ampleur. Cervantès, avec ses *Nouvelles exemplaires* traduites en français au tout début du siècle, avait probablement fourni un modèle auquel bon nombre s'étaient laissé prendre, car la « manière espagnole » ne se démentirait pas de sitôt. Il faudra que *L'Astrée* vienne troubler ce picaresque en proposant d'autres formes d'aventures. La préciosité établit alors le cadastre des territoires du cœur. Du coup, d'être devenu si volubile, Eros finit par lasser. Les lettrés – qui n'osent pas se risquer encore à arpenter et donc à cartographier les corps – sont manifestement en quête de terres nouvelles à défricher.

C'est Mme d'Aulnoy qui, avant même Perrault, inaugure la mode des contes de fées dont vont s'enticher les lettrés. On pressent, dans les contes, une Amérique, et des fabuleux gisements, qu'on n'avait pas même soupçonnés, car on en était encore à chercher une route vers les Indes enchanteresses de la seule fiction romanesque. Certes, on sent Mme d'Aulnoy marquée par la gigantesque production des nouvelles et des romans qui a caractérisé son siècle. Mais déjà pointe chez elle

l'*autre* genre : elle insère dans son *Histoire d'Hypolite* « L'Ile de la Félicité ». Ce conte enkysté dans le roman fournit une autre façon de réciter le monde ou, du moins, une tentative pour voir si le conte ne rapporterait pas, en sus, un merveilleux que le roman ou la nouvelle n'autorisent pas. Mais on n'écrit pas impunément des romans et la manière romanesque résonnera encore – sous la forme d'un récit-cadre – dans les contes que Mme d'Aulnoy écrira. Quoi que prétendent certains critiques, ces récits-cadres n'apportent pas grand-chose au conte lui-même. Le romanesque y fait retour sous la forme d'une nostalgie comme si l'auteur ne pouvait pas éviter ce débord à son lecteur afin – peut-être – de ne pas le troubler. Mais ces récits-cadres reviennent probablement de plus loin ; ils semblent en effet noués à la production du conte lettré. Avant Boccace, les *Mille et Une Nuits* déjà cherchait cette occasion – ou ce lieu – où allait pouvoir se dire l'insoutenable merveille que la raison ne peut manquer de réprouver. Mme d'Aulnoy – reprenant à son compte ce que qu'avaient jadis tenté une Marguerite de Navarre et d'autres – retrouve naturellement cette nécessaire mise en place d'un lieu – et parfois d'un temps – où pourra se conter le conte. Quand les lettrés viennent puiser leur matière dans le folklore, il semble bien – dans un premier temps au moins, avant que le conte ne devienne tout à fait autonome – qu'ils ne puissent pas faire l'économie d'une scène et donc de la mise en place d'un décor.

Ce passage par le romanesque va laisser des traces dans la manière de conter de Mme d'Aulnoy. On éprouve dans ses contes un charme que, dans un premier temps, on s'explique mal. Il y a comme un secret dans son écriture qui agit sournoisement et qui est difficile à percer. Il réside peut-être en ceci : ordinairement les contes ne s'embarrassent pas inconsidérément de sentiments. La fable ne se propose pas en effet d'exposer les tours et les détours de l'amour, dont – le plus souvent – la peinture est rudimentaire. La question n'est pas en effet de s'attarder aux intermittences du cœur. Il faut assurer au héros son

lot d'épreuves afin qu'il parvienne le plus rapidement possible et sans reprendre son souffle au bout du conte. Alors, parvenu à sa maturité, il sera prêt à rentrer dans la condition ordinaire de l'humaine nature. C'est-à-dire dans le temps, comme le marque généralement la dernière phrase du récit, qui – après l'imparfait de l'imaginaire – revient au passé simple, temps qui ramène au temps. Or Mme d'Aulnoy, elle, s'arrête. Elle prend son temps. Elle installe un temps qui ne se laisse pas souvent percevoir dans les récits merveilleux. Bref, se souvenant vraisemblablement qu'elle a écrit des romans, elle procure à ses héros un cœur qui dit ce qu'il ressent. En faisant exprimer des sentiments à ses actants, elle les désincarcère de leur fonction et leur procure une identité comparable à celle que l'on trouve dans un personnage de nouvelle ou de roman. Il y a, chez Mme d'Aulnoy, des éclairs qui mettent le cœur à cru : ces rapides dissections de la passion ne dépareraient pas dans *La Princesse de Clèves*.

Cependant, très vite, Mme d'Aulnoy se donnera entièrement au seul plaisir de conter, puisant manifestement son butin partout où elle le rencontre. On sent qu'il lui faut trouver une situation qui *provoquera* son imagination. Quand bien même elle n'avoue jamais ses sources, on mesure qu'elle est allée quêter des motifs chez les Italiens – Straparola et ses *Nuits facétieuses* entre autres – qui furent les premiers en Europe à puiser dans le gisement merveilleux populaire pour construire des œuvres littéraires. Mais elle va aussi chercher dans le folklore des trames qui, si elles avaient été perdues par la nouvelle classe montante – drapiers et avocats, bref la classe bourgeoise –, étaient restées vivaces dans les campagnes et aux offices des nobles. Quand bien même Mme d'Aulnoy aménage un motif au point de le troubler pour le rendre méconnaissable, on pressent que, normande, elle était proche de contrées où se récitait encore la matière de Bretagne, qui s'était déjà – il y avait bien longtemps – fixée une première fois dans les lais.

En fait, pour Mme d'Aulnoy, la question n'est pas tant celle des sources qui peuvent tout au plus désigner un point de départ.

Ce qui importe pour elle, c'est une espèce de passion de conter qui, renversant tout, invente des mondes si profus qu'il n'est pas facile de repérer à quel récit folklorique tel thème a été emprunté. Il y a en elle une force qui fait que, à tout moment, le motif est détouré et détourné pour verser dans un excessif merveilleux. Curieusement, cet excès n'étonne jamais, comme s'il y avait, dans le style même de Mme d'Aulnoy, une espèce de machine construite pour rendre captif son lecteur. Elle fait quasi naturellement succomber celui-ci à ces outre-mondes qu'elle installe sans barguigner, car tout – dans la disparate même des aventures qu'elle narre – relève d'une logique qui a sans doute quelque chose à voir avec la folle déraison des rêves ou de nos cauchemars. Il est rare qu'un auteur « rende » avec une si violente vérité, ces scènes qu'ordinairement nous perdons au matin quand nous abordons le jour décevant et que, nos rêves enfuis comme poudre au vent, nous ne sommes déjà plus qu'un être promis à un cruel soleil. Cette clarté lunaire, que les récits de Mme d'Aulnoy jettent sur cet autre que nous sommes au cœur des ténèbres, peu d'écrivains semblent être parvenus à la « rendre » avec cette force. On pense parfois à certaines séquences de Stevenson, quand – incertain de la nature de la réalité qu'il lui est donné de vivre – le héros tente en vain de rattraper à l'aube un double inquiétant qui a profité des ténèbres pour sortir de lui et aller errer dans ses entours. L'étonnant est ici de ne point nous étonner d'entendre les écrevisses jacasser, les oiseaux bleus parler d'amour au rebord d'une fenêtre et les orangers s'entretenir tendrement avec les abeilles qui les butinent.

Si Mme d'Aulnoy parvient à cette redoutable efficace, c'est qu'elle possède des bonheurs de langue qui annoncent ce que Queneau saura tirer de ces redoutables mots qui, à notre insu, nous narguent. Les noms même des personnages sont des trouvailles, que personne – sinon La Fontaine peut-être, mais il recourait à la vieille langue alors que Mme d'Aulnoy bâtit des néologismes – n'avait osé oser. Mme d'Aulnoy déplie les mots pour mettre au jour ce qu'ils cachent et leur faire dire, en somme,

ce que personne avant elle n'avait découvert dans la langue, sauf Rabelais peut-être et parfois Montaigne. Une biche ne recouvre pas son être de femme, elle se *débichonne*. L'affreux Serpentin vert se *déserpentine* et la *Chatte blanche* se plaît à être traitée de *miaularde majesté*. On la pourrait copier : tout monstre chez elle finit par se *démonstrifier*. Qu'on ne s'y trompe pas : cette façon de pratiquer la langue n'est pas seulement un bonheur d'écriture, c'est aussi une manière de faire de la réalité. Mme d'Aulnoy conduit les mots à l'aveu. Elle leur fait avouer cet être qu'ils transportent en eux, caché jusqu'au moment où ils trouveront l'écrivain qui le mettra au jour.

La manière d'écrire de Mme d'Aulnoy laisse entrevoir de quelles obsessions cette étrange femme est habitée. Il n'est sans doute pas innocent que nombre de ses contes relèvent peu ou prou des contes-types de la série 400 dans la classification d'Aarne et Thomson : si la métamorphose est la figure primordiale du mythe et du conte, Mme d'Aulnoy semble y verser quasi naturellement. Du coup, l'univers qu'elle bâtit est pris dans une lumière d'une inquiétante étrangeté, celle qui ne manque jamais de tracasser quand on contemple un tableau de Friedrich ou de Füssli. Dans ces mondes, rien n'est assuré. La forme, en tremblant, suggère une autre forme prête à se perdre avant que d'être. Tout peut, à tout instant, basculer. Or, s'il arrive à l'auteur de faire « prendre » des êtres dans la matière du monde (le bois de six quenouilles) ou dans des plantes à l'entêtant parfum (un oranger ou des œillets), le plus souvent ils vont nécessairement à l'animalité. C'est bien évidemment une des conditions du conte-type retenu, à quoi aucun conteur – dès lors qu'il retient cette trame – ne peut échapper. Mais on pourrait dire qu'il y a, chez Mme d'Aulnoy, un bonheur à tenter de vivre l'humanité depuis l'animalité. Comme si, en prenant ce site, elle essayait de voir ce qui, à partir de la bête, se vit encore dans l'homme. Car – comme le rappellent nombre de contes – s'il y a de la bête en tout être humain, il reste de l'homme sous la bête. C'est

cela, probablement, qui retient Mme d'Aulnoy. Cette équivocité qui ne cessera qu'à la fin du conte lorsque la peau de l'animal ne sera plus que cendres, semble faire son bonheur, et celui de son lecteur, cherchant jusqu'où *ça* peut aller. Au point qu'on en arrive parfois à se demander si, le conte terminé et chacun ayant retrouvé sa place dans son règne, il ne reste pas envers et contre tout quelque part dans l'être rendu à son état quelque chose de ces mondes par où il est passé, à commencer par son nom : Marcassin gardera à jamais dans les syllabes qui le désignent l'odeur violente des sous-bois et du sang.

Il faut sans doute aller un peu plus loin : l'animalité permet à Mme d'Aulnoy de transgresser les codes reçus et tout particulièrement le code sexuel. Certes, la plupart des conteurs lettrés du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle furent pris, malgré eux, par ce jeu à travers lequel se livre pour nous qui vivons « après Freud » leur inconscient. Il suffit de comparer la version de *La Belle et la Bête* de Mme de Villeneuve où la sexualité s'énonce tout au long du récit et celle de Mme Leprince de Beaumont qui décante les corps pour donner à voir ce déjouement ordinaire du code sexuel dans les contes. Mais ce que la fable ne peut pas explicitement dire et qu'elle laisse entendre le plus souvent sans donner le sentiment d'y toucher, Mme d'Aulnoy, elle, y touche en faisant explicitement toucher sa bête par sa belle. « Comme la douceur de Marcassin était extrême, elle continuait de témoigner beaucoup de tendresse au Sanglier, qui l'aimait aussi avec la dernière passion ; elle était grosse, et quand elle se figurait que la race marcassine allait se perpétuer, elle ressentait une affliction sans pareille. » Ce qui est ici tramé dans le jour (un amant marcassin) se détrame dans la nuit. Il y a dans les récits de Mme d'Aulnoy – plus que chez les autres conteurs – un autre dit qui se dit sans tout à fait se dire explicitement et qui livre, au fond, l'enjeu du conte. Celui-ci n'est-il pas toujours, selon Marthe Robert, le récit crypté d'une initiation sexuelle ? S'il en fallait une preuve, les contes de Mme d'Aulnoy la fournirait à l'évidence.

GRACIEUSE ET PERCINET

Il y avait une fois un roi et une reine qui n'avaient qu'une fille. Sa beauté, sa douceur et son esprit, qui étaient incomparables, la firent nommer Gracieuse. Elle faisait toute la joie de sa mère. Il n'y avait point de matin qu'on ne lui apportât une belle robe, tantôt de brocart d'or, de velours ou de satin. Elle était parée à merveille, sans en être ni plus fière, ni plus glorieuse. Elle passait la matinée avec des personnes savantes, qui lui apprenaient toutes sortes de sciences ; et l'après-dîner, elle travaillait auprès de la reine. Quand il était temps de faire collation, on lui servait des bassins pleins de dragées et plus de vingt pots de confitures : aussi disait-on partout qu'elle était la plus heureuse princesse de l'univers.

Il y avait dans cette même cour une vieille fille fort riche, appelée la duchesse Grognon, qui était affreuse de tout point : ses cheveux étaient d'un roux couleur de feu ; elle avait le visage épouvantablement gros, et couvert de boutons ; de deux yeux qu'elle avait eus autrefois, il ne lui en restait qu'un chassieux ; sa bouche était si grande qu'on eût dit qu'elle voulait manger tout le monde, mais, comme elle n'avait point de dents, on ne la craignait pas ; elle était bossue devant et derrière, et boiteuse des deux côtés. Ces sortes de monstres portent envie à toutes les

belles personnes : elle haïssait mortellement Gracieuse, et se retira de la cour pour n'en entendre plus dire de bien. Elle fut dans un château à elle, qui n'était pas éloigné. Quand quelqu'un l'allait voir, et qu'on lui racontait des merveilles de la princesse, elle s'écriait en colère : Vous mentez, vous mentez, elle n'est point aimable, j'ai plus de charme dans mon petit doigt qu'elle n'en a dans toute sa personne.

Cependant la reine tomba malade, et mourut. La princesse Gracieuse pensa mourir aussi de douleur, d'avoir perdu une si bonne mère ; le roi regrettait beaucoup une si bonne femme. Il demeura près d'un an renfermé dans son palais. Enfin les médecins craignant qu'il ne tombât malade, lui ordonnèrent de se promener et de se divertir. Il fut à la chasse, et comme la chaleur était grande, en passant par un gros château qu'il trouva sur son chemin, il y entra pour se reposer.

Aussitôt la duchesse Grognon, avertie de l'arrivée du roi (car c'était son château), vint le recevoir, et lui dit que l'endroit le plus frais de la maison, c'était une grande cave bien voûtée, fort propre, où elle le priait de descendre. Le roi y fut avec elle ; et voyant deux cents tonneaux rangés les uns sur les autres, il lui demanda si c'était pour elle seule qu'elle faisait une si grosse provision : Oui, sire, dit-elle, c'est pour moi seule ; je serai bien aise de vous en faire goûter ; voilà du Canarie, du Saint-Laurent, du Champagne, de l'Hermitage, du Rivesalte, du Rossolis, Persicot, Fenouillet ; duquel voulez-vous ? Franchement, dit le roi, je tiens que le vin de Champagne vaut mieux que tous les autres. Aussitôt Grognon prit un petit marteau, et frappa, toc, toc ; il sort du tonneau un millier de pistoles. Qu'est-ce que cela signifie ? dit-elle en souriant. Elle cogne l'autre tonneau, toc, toc ; il

en sort un boisseau de doubles louis d'or. Je n'entends rien à cela ! dit-elle encore, en souriant plus fort. Elle passe à un troisième tonneau, et cogne, toc, toc ; il en sort tant de perles et de diamants, que la terre en était toute couverte. Ah ! s'écria-t-elle, je n'y comprends rien, sire, il faut qu'on m'ait volé mon bon vin, et qu'on ait mis à la place ces bagatelles. Bagatelles ! dit le roi, qui était bien étonné ; vertuchou, madame Grognon, appelez-vous cela des bagatelles ? Il y en a pour acheter dix royaumes grands comme Paris. Hé bien ! dit-elle, sachez que tous ces tonneaux sont pleins d'or et de pierreries : je vous en ferai le maître, à condition que vous m'épouserez. Ah ! répliqua le roi, qui aimait uniquement l'argent, je ne demande pas mieux ; dès demain si vous voulez. Mais, dit-elle, il y a encore une condition, c'est que je veux être maîtresse de votre fille comme l'était sa mère ; qu'elle dépende entièrement de moi, et que vous m'en laissiez la disposition. Vous en serez la maîtresse, dit le roi ; touchez là. Grognon mit la main dans la sienne ; ils sortirent ensemble de la riche cave, dont elle lui donna la clef.

Aussitôt il revint à son palais. Gracieuse, entendant le roi son père, courut au-devant de lui ; elle l'embrassa, et lui demanda s'il avait fait une bonne chasse. J'ai pris, dit-il, une colombe tout en vie. Ah ! sire, dit la princesse, donnez-la-moi, je la nourrirai. Ce ne se peut, continua-t-il, car, pour m'expliquer plus intelligiblement, il faut vous raconter que j'ai rencontré la duchesse Grognon, et que je l'ai prise pour ma femme. O Ciel ! s'écria Gracieuse dans son premier mouvement, peut-on l'appeler une colombe ? C'est bien plutôt une chouette. Taisez-vous, dit le roi en se fâchant, je prétends que vous l'aimiez et la respectiez autant que si elle était votre mère : allez promptement vous parer ; car je veux retourner dès aujourd'hui au-devant d'elle.

La princesse était fort obéissante ; elle entra dans sa chambre afin de s'habiller. Sa nourrice connut bien sa douleur à ses yeux. Qu'avez-vous, ma chère petite ? lui dit-elle. Vous pleurez. Hélas ! ma pauvre nourrice, répliqua Gracieuse, qui ne pleurerait ? le roi me va donner une marâtre ; et, pour comble de disgrâce, c'est ma plus cruelle ennemie ; c'est, en un mot, l'affreuse Grognon. Quel moyen de la voir dans ces beaux lits que la reine ma bonne mère avait si délicatement brodés de ses mains ? Quel moyen de caresser une magote[1] qui voudrait m'avoir donné la mort ? Ma chère enfant, répliqua la nourrice, il faut que votre esprit vous élève autant que votre naissance ; les princesses comme vous doivent de plus grands exemples que les autres. Et quel plus bel exemple y a-t-il que d'obéir à son père, et de se faire violence pour lui plaire ? Promettez-moi donc que vous ne témoignerez point à Grognon la peine que vous avez. La princesse ne pouvait s'y résoudre ; mais la sage nourrice lui dit tant de raisons, qu'enfin elle s'engagea de faire bon visage et d'en bien user avec sa belle-mère.

Elle s'habilla aussitôt d'une robe verte à fond d'or ; elle laissa tomber ses blonds cheveux sur ses épaules, flottants au gré du vent, comme c'était la mode en ce temps-là ; et elle mit sur sa tête une légère couronne de roses et de jasmins, dont toutes les feuilles étaient d'émeraude. En cet état Vénus, mère des Amours, aurait été moins belle ; cependant la tristesse quelle ne pouvait surmonter paraissait sur son visage.

Mais, pour revenir à Grognon, cette laide créature était bien occupée à se parer. Elle se fit faire un soulier plus

1. *Magote* ou *magotte*, féminin de *magot*, « se dit figurément des hommes difformes, laids, comme sont les singes, des gens mal bâtis » (Furetière).

haut de demi-coudée que l'autre, pour paraître un peu moins boiteuse ; elle se fit faire un corps rembourré sur une épaule pour cacher sa bosse ; elle mit un œil d'émail le mieux fait qu'elle put trouver, elle se farda pour se blanchir, elle teignit ses cheveux roux en noir ; puis elle mit une robe de satin amarante[2] doublée de bleu, avec une jupe jaune et des rubans violets. Elle voulut faire son entrée à cheval, parce qu'elle avait ouï dire que les reines d'Espagne faisaient ainsi la leur.

Pendant que le roi donnait ses ordres, et que Gracieuse attendait le moment de partir pour aller au-devant de Grognon, elle descendit toute seule dans le jardin, et passa dans un petit bois fort sombre où elle s'assit sur l'herbe. Enfin, dit-elle, me voici en liberté, je peux pleurer tant que je voudrai sans qu'on s'y oppose ; aussitôt elle se prit à soupirer et pleurer tant et tant, que ses yeux paraissaient deux fontaines d'eau vive. En cet état, elle ne songeait plus à retourner au palais, quand elle vit venir un page vêtu de satin vert, qui avait des plumes blanches et la plus belle tête du monde ; il mit un genou en terre, et lui dit : Princesse, le roi vous attend. Elle demeura surprise de tous les agréments qu'elle remarquait en ce jeune page ; et, comme elle ne le connaissait point, elle crut qu'il devait être du train de Grognon. Depuis quand, lui dit-elle, le roi vous a-t-il reçu au nombre de ses pages ? Je ne suis pas au roi, madame, lui dit-il ; je suis à vous et je ne veux être qu'à vous. Vous êtes à moi ? répliqua-t-elle tout étonnée, et je ne vous connais point. Ah ! Princesse ! lui dit-il, je n'ai

2. Qui est de la couleur de l'amarante, fleur d'automne appelée aussi passe-velours ou fleur d'amour. Elle est d'un rouge pourpre. Sèche, elle garde encore sa couleur.

pas encore osé me faire connaître ; mais les malheurs dont vous êtes menacée par le mariage du roi, m'obligent à vous parler plus tôt que je n'aurais fait : j'avais résolu de laisser au temps et à mes services le soin de vous déclarer ma passion, et… Quoi ! un page, s'écria la princesse, un page a l'audace de me dire qu'il m'aime ! Voici le comble à mes disgrâces. Ne vous effrayez point, belle Gracieuse, lui dit-il d'un air tendre et respectueux ; je suis Percinet, prince assez connu par mes richesses et mon savoir pour que vous ne trouviez point d'inégalité entre nous. Il n'y a que votre mérite et votre beauté qui puissent y en mettre. Je vous aime depuis longtemps ; je suis souvent dans les lieux où vous êtes, sans que vous me voyiez. Le don de féerie que j'ai reçu en naissant m'a été d'un grand secours, pour me procurer le plaisir de vous voir ; je vous accompagnerai aujourd'hui partout sous cet habit, et j'espère ne vous être pas tout à fait inutile. A mesure qu'il parlait, la princesse le regardait dans un étonnement dont elle ne pouvait revenir. C'est vous, beau Percinet, lui dit-elle, c'est vous que j'avais tant d'envie de voir et dont on raconte des choses si surprenantes ! Que j'ai de joie que vous vouliez être de mes amis ! Je ne crains plus la méchante Grognon, puisque vous entrez dans mes intérêts. Ils se dirent encore quelques paroles, et puis Gracieuse fut au palais, où elle trouva un cheval tout harnaché et caparaçonné, que Percinet avait fait entrer dans l'écurie, et que l'on crut qui était pour elle. Elle monta dessus. Comme c'était un grand sauteur, le page le prit par la bride, et la conduisait, se tournant à tous moments vers la princesse, pour avoir le plaisir de la regarder.

Je ne suis pas au Roi Madame, je suis a vous & je ne veux être qu'a vous.

Quand le cheval qu'on menait à Grognon parut auprès de celui de Gracieuse, il avait l'air d'une franche rosse ; et la housse du beau cheval était si éclatante de pierreries que celle de l'autre ne pouvait entrer en comparaison. Le roi, qui était occupé de mille choses, n'y prit pas garde ; mais les seigneurs n'avaient des yeux que pour la princesse, dont ils admiraient la beauté, et pour son page vert, qui était lui seul plus joli que tous ceux de la cour.

On trouva Grognon en chemin, dans une calèche découverte, plus laide et plus mal bâtie qu'une paysanne. Le roi et la princesse l'embrassèrent. On lui présenta son cheval pour monter dessus ; mais voyant celui de Gracieuse : Comment, dit-elle, cette créature aura un plus beau cheval que moi ! J'aimerais mieux n'être jamais reine et retourner à mon riche château, que d'être traitée d'une telle manière. Le roi aussitôt commanda à la princesse de mettre pied à terre, et de prier Grognon de lui faire l'honneur de monter sur son cheval. La princesse obéit sans répliquer. Grognon ne la regarda ni ne la remercia ; elle se fit guinder[3] sur le beau cheval ; elle ressemblait à un paquet de linge sale. Il y avait huit gentilshommes qui la tenaient, de peur qu'elle ne tombât. Elle n'était pas encore contente ; elle grommelait des menaces entre ses dents. On lui demanda ce qu'elle avait. J'ai, dit-elle, qu'étant la maîtresse, je veux que le page vert tienne la bride de mon cheval, comme il faisait quand Gracieuse le montait. Le roi ordonna au page vert de conduire le cheval de la reine. Percinet jeta les yeux sur la princesse, et elle sur lui, sans dire un pauvre mot : il obéit, et toute la cour se mit en marche ; les tambours et

3. « Terme de marine : c'est hausser et élever soit les voiles soit quelque autre chose. On le dit aussi en d'autres occasions, avec le pronom personnel » (Furetière).

les trompettes faisaient un bruit désespéré. Grognon était ravie : avec son nez plat et sa bouche de travers, elle ne se serait pas changée pour Gracieuse.

Mais, dans le temps que l'on y pensait le moins, voilà le beau cheval qui se met à sauter, à ruer et à courir si vite, que personne ne pouvant l'arrêter, il emporta Grognon. Elle se tenait à la selle et aux crins ; elle criait de toute sa force ; enfin elle tomba le pied pris dans l'étrier. Il la traîna bien loin sur des pierres, sur des épines et dans la boue, où elle resta presque ensevelie. Comme chacun la suivait, on l'eut bientôt jointe : elle était tout écorchée ; sa tête cassée en quatre ou cinq endroits, un bras rompu. Il n'a jamais été une mariée en plus mauvais état.

Le roi paraissait au désespoir. On la ramassa comme un verre brisé en pièces ; son bonnet était d'un côté, ses souliers de l'autre. On la porta dans la ville, on la coucha, et l'on fit venir les meilleurs chirurgiens. Toute malade qu'elle était, elle ne laissait pas de tempêter : Voilà un tour de Gracieuse, disait-elle ; je suis certaine qu'elle n'a pris ce beau et méchant cheval que pour m'en faire envie, et qu'il me tuât. Si le roi ne m'en fait pas raison, je retournerai dans mon riche château, et je ne le verrai de mes jours. L'on fut dire au roi la colère de Grognon. Comme sa passion dominante était l'intérêt, la seule idée de perdre les mille tonneaux d'or et de diamant le fit frémir, et l'aurait porté à tout. Il accourut auprès de la crasseuse malade ; il se mit à ses pieds, et lui jura qu'elle n'avait qu'à prescrire une punition proportionnée à la faute de Gracieuse, et qu'il l'abandonnait à son ressentiment. Elle lui dit que cela suffisait, qu'elle l'allait envoyer quérir.

En effet, on vint dire à la princesse que Grognon la demandait. Elle devint pâle et tremblante, se doutant bien

que ce n'était pas pour la caresser. Elle regarda de tous côtés si Percinet ne paraissait point ; elle ne le vit pas, et elle s'achemina bien triste vers l'appartement de Grognon. A peine y fut-elle entrée, qu'on ferma les portes ; puis quatre femmes, qui ressemblaient à quatre furies, se jetèrent sur elle par l'ordre de leur maîtresse, lui arrachèrent ses beaux habits, et déchirèrent sa chemise. Quand ses épaules furent découvertes, ces cruelles mégères ne pouvaient soutenir l'éclat de leur blancheur ; elles fermaient les yeux comme si elles eussent regardé longtemps de la neige. Allons, allons, courage, criait l'impitoyable Grognon du fond de son lit ; qu'on me l'écorche, et qu'il ne lui reste pas un petit morceau de cette peau blanche qu'elle croit si belle.

En toute autre détresse, Gracieuse aurait souhaité le beau Percinet ; mais, se voyant presque nue, elle était trop modeste pour vouloir que ce prince en fût témoin ; et elle se préparait à tout souffrir comme un pauvre mouton. Les quatre furies tenaient chacune une poignée de verges épouvantable ; elles avaient encore de gros balais pour en prendre de nouvelles, de sorte qu'elles l'assommaient sans quartier ; et à chaque coup, la Grognon disait : Plus fort, plus fort ! vous l'épargnez.

Il n'y a personne qui ne croie, après cela, que la princesse était écorchée depuis la tête jusqu'aux pieds : l'on se trompe quelquefois ; car le galant Percinet avait fasciné les yeux de ces femmes : elles pensaient avoir des verges à la main, c'étaient des plumes de mille couleurs, et dès qu'elles commencèrent, Gracieuse les vit, et cessa d'avoir peur, disant tout bas : Ah ! Percinet, vous m'êtes venu secourir bien généreusement ! Qu'aurais-je fait sans vous ? Les fouetteuses se lassèrent tant, qu'elles ne pouvaient

plus remuer les bras. Elles la tamponnèrent dans ses habits, et la mirent dehors avec mille injures.

Elle revint dans sa chambre, feignant d'être bien malade ; elle se mit au lit, et commanda qu'il ne restât auprès d'elle que sa nourrice, à qui elle conta toute son aventure. A force de conter, elle s'endormit : la nourrice s'en alla ; et en se réveillant elle vit dans un petit coin le page vert, qui n'osait par respect s'approcher. Elle lui dit qu'elle n'oublierait de sa vie les obligations qu'elle lui avait ; qu'elle le conjurait de ne la pas abandonner à la fureur de son ennemie, et de vouloir se retirer, parce qu'on lui avait toujours dit qu'il ne fallait pas demeurer seule avec les garçons. Il répliqua qu'elle pouvait remarquer avec quel respect il en usait ; qu'il était bien juste, puisqu'elle était sa maîtresse, qu'il lui obéît en toutes choses, même aux dépens de sa propre satisfaction. Là-dessus il la quitta, après lui avoir conseillé de feindre d'être malade du mauvais traitement qu'elle avait reçu.

Grognon fut si aise de savoir Gracieuse en cet état, qu'elle en guérit la moitié plus tôt qu'elle n'aurait fait ; et les noces s'achevèrent avec une grande magnificence. Mais comme le roi savait que par-dessus toutes choses Grognon aimait à être vantée pour belle, il fit faire son portrait, et ordonna un tournoi, où six des plus adroits chevaliers de la cour devaient soutenir, envers et contre tous, que la reine Grognon était la plus belle princesse de l'univers. Il vint beaucoup de chevaliers et d'étrangers pour soutenir le contraire. Cette magote était présente à tout, placée sur un grand balcon tout couvert de brocart d'or, et elle avait le plaisir de voir que l'adresse de ses chevaliers lui faisait gagner sa méchante cause. Gracieuse était derrière elle, qui s'attirait mille regards : Grognon,

folle et vaine, croyait qu'on n'avait des yeux que pour elle.

Il n'y avait presque plus personne qui osât disputer sur la beauté de Grognon, lorsqu'on vit arriver un jeune chevalier qui tenait un portrait dans une boîte de diamant. Il dit qu'il soutenait que Grognon était la plus laide de toutes les femmes, et que celle qui était peinte dans sa boîte était la plus belle de toutes les filles. En même temps il court contre les six chevaliers, qu'il jette par terre ; il s'en présente six autres, et jusqu'à vingt-quatre, qu'il abattit tous. Puis il ouvrit sa boîte, et il leur dit que pour les consoler il allait leur montrer ce beau portrait. Chacun le reconnut pour être celui de la princesse Gracieuse : il lui fit une profonde révérence, et se retira sans avoir voulu dire son nom ; mais elle ne douta point que ce ne fût Percinet.

La colère pensa suffoquer Grognon : la gorge lui enfla ; elle ne pouvait prononcer une parole. Elle faisait signe que c'était à Gracieuse qu'elle en voulait ; et quand elle put s'en expliquer, elle se mit à faire une vie de désespérée. Comment, disait-elle, oser me disputer le prix de la beauté ! faire recevoir un tel affront à mes chevaliers ! Non, je ne puis le souffrir ; il faut que je me venge ou que je meure. Madame, lui dit la princesse, je vous proteste que je n'ai aucune part à ce qui vient d'arriver ; je signerai de mon sang (si vous voulez) que vous êtes la plus belle personne du monde et que je suis un monstre de laideur. Ah ! vous plaisantez, ma petite mignonne, répliqua Grognon ; mais j'aurai mon tour avant peu. L'on alla dire au roi les fureurs de sa femme, et que la princesse mourait de peur ; qu'elle le suppliait d'avoir pitié d'elle, parce que, s'il l'abandonnait à la reine, elle lui ferait mille maux. Il ne s'en émut

pas davantage, et répondit seulement : Je l'ai donnée à sa belle-mère, elle en fera comme il lui plaira.

La méchante Grognon attendait la nuit impatiemment. Dès qu'elle fut venue, elle fit mettre les chevaux à sa chaise roulante ; l'on obligea Gracieuse d'y monter, et sous une grosse escorte on la conduisit à cent lieues de là, dans une grande forêt, où personne n'osait passer, parce qu'elle était pleine de lions, d'ours, de tigres et de loups. Quand ils eurent percé jusqu'au milieu de cette horrible forêt, ils la firent descendre et l'abandonnèrent, quelque prière qu'elle pût leur faire d'avoir pitié d'elle. Je ne vous demande pas la vie, leur disait-elle, je ne vous demande qu'une prompte mort ; tuez-moi pour m'épargner tous les maux qui vont m'arriver. C'était parler à des sourds ; ils ne daignèrent pas lui répondre, et, s'éloignant d'elle d'une grande vitesse, ils laissèrent cette belle et malheureuse fille toute seule. Elle marcha quelque temps sans savoir où elle allait ; tantôt se heurtant contre un arbre, tantôt tombant, tantôt embarrassée dans les buissons ; enfin, accablée de douleur, elle se jeta par terre, sans avoir la force de se relever. Percinet, s'écriait-elle quelquefois, Percinet, où êtes-vous ? Est-il possible que vous m'ayez abandonnée ? Comme elle disait ces mots, elle vit tout d'un coup la plus belle et la plus surprenante chose du monde : c'était une illumination si magnifique, qu'il n'y avait pas un arbre dans la forêt où il n'y eût plusieurs lustres remplis de bougies : et dans le fond d'une allée, elle aperçut un palais tout de cristal, qui brillait autant que le soleil. Elle commença de croire qu'il entrait du Percinet dans ce nouvel enchantement, elle sentit une joie mêlée de crainte. Je suis seule, disait-elle ; ce prince est jeune, aimable, amoureux ; je lui dois la vie. Ah ! c'en est trop !